

**F.E.D.E.P.S.Y.**

**JOURNÉE DE LA RENTRÉE DU G.E.P.**

**et**

**INTRODUCTION AUX JOURNÉES « MYTHES ET TRAUMATISME »**

**samedi 21 septembre 2019**

**Coordination : Guillaume Riedlin, Jean-Richard Freymann, Michel Patris, Martin Roth**

***I. Introduction de Jean-Richard Freymann : que peut-on transmettre en psychanalyse ?***

**La transmission aujourd'hui**

Je voudrais toucher d'emblée le point qui me paraît essentiel dans toute cette affaire : que peut-on transmettre en psychanalyse ? Et surtout d'ajouter comment transmettre actuellement les choses autour de la psychanalyse ? Ce sont deux questions très difficiles. Pour la première question sur la transmission de la psychanalyse en général, il y a un texte que je vous conseille de lire. Il est disponible à la bibliothèque de la F.E.D.E.P.S.Y. : « La transmission » dans *Les Lettres de l'École*<sup>1</sup>. Cela se passait en juin 1979. Vous savez que Lacan a dissout l'E.F.P.<sup>2</sup> en 1980 et est mort en 1981. C'est un de ses derniers apports qui concluait deux journées sur la transmission. Chacun y allait de son texte. Alors c'est Lacan qui a fait les conclusions. Ce que je vais vous raconter je le dis en quelques mots un peu serrés, mais je peux vous dire que dans son propos ce n'était pas entre deux mots serrés. C'était un peu difficile d'écouter les phrases de la fin de sa vie. Ce que je voudrais vous montrer c'est que la question de la transmission ne se pose plus comme en 1979, elle se pose différemment aujourd'hui. Elle se pose de la manière suivante. Lacan se demandait comment Freud s'était occupé ou préoccupé de la question de la transmission. Il répond par : c'est simple. Cela a donné l'I.P.A.<sup>3</sup>, cela a conduit à l'Internationale de Psychanalyse, dont il a refusé de s'occuper personnellement. Freud a confié cela à Ferenczi et à quelques autres. Il voulait quand même fonder une interna-

---

1 J. Lacan, « La transmission » dans *Les Lettres de l'École*, n°25, vol. II, 1979.

2 E.F.P. : École Freudienne de Paris

3 I.P.A. : Association Psychanalytique Internationale

tionale de psychanalyse, mais il sentait que la question de la transmission, en tout cas la question de la formation des analystes, devait se poser de manière institutionnelle et Freud s'est empressé de déléguer cette tâche aux autres.

Le souci de Lacan à ce moment-là – nous sommes tardivement dans son histoire – était de faire contrepoids à l'I.P.A. Il y avait une formation à une pratique de l'analyse que l'on pourrait qualifier d'hyperritualisée, au sein de laquelle il fallait faire un certain nombre de séances et un certain nombre de contrôles. Tout cela était pris dans un nombre d'heures et de séances minutées pour qu'elles soient suffisamment longues. Les séances courtes constituent le grief reproché à Lacan. La commission Tuquet qui a enquêté à son propos pour lui enlever le statut de « didacticien » est venue à la suite de la question de la durée des séances alors qu'à l'époque Lacan n'avait pas la notabilité qu'il a eu à la fin. Le problème ce n'était pas la durée des séances elles-mêmes, c'était que Lacan utilisait des durées variables en fonction de ce qui était dit. Et vous savez qui était celui qui l'a défendu ? Qui était son « avocat » par rapport à cette commission ? Il s'agissait de Serge Leclair, qui était son analysant !

Lacan, à ce moment-là, pensait que le mouvement lacanien a commencé à équilibrer ce qui se passait du côté de l'I.P.A. C'est la période où il en a été malade. Tout cela a conduit à la dissolution, aux phrases qui rappellent celles tenues aux Congrès qui ont eu lieu à Strasbourg. En entrant dans la salle du Palais des Congrès où se tenaient quatre mille personnes Lacan a conclu : « Le manque me manque. ». Il s'agit d'indications intéressantes : au moment où son école était forgée, où elle regorgeait de monde et où presque plus personne ne se trouvait à l'Internationale, lui se trouve entouré de tout le monde et il affirme « Le manque me manque ». En général, le manque ne nous manque pas.

Par rapport à cela, Lacan pose une question importante où il joue sur la question de la « bande » autour de lui. Il relève déjà que Freud parlait de sa bande, de la horde. Et Lacan écrit « ça bande ». « Ça bande » : c'est bel et bien le risque de l'analyse. Il postule un écho avec le problème épistémologique de l'analyse. Il y a quelque chose dans le champ analytique d'embêtant scientifiquement – et que Karl Popper avait repéré – c'est une conjoncture théorique qui ne peut pas avoir de réfutation. Scientifiquement à l'époque c'était à propos des mythes et Karl Popper était aussi à la mode à l'École freudienne. C'est de dire, avec la question : est-ce que la psychanalyse est une science ? Justement elle n'est pas une science parce qu'elle n'est pas réfutable. Comment faites-vous scientifiquement pour prouver qu'une propo-

sition ne soit pas juste ? C'était surtout Jean Clavreul<sup>4</sup> qui travaillait cette question et il faut que l'on revoie cette histoire de près.

C'est dire que l'on a un problème : il y a deux choses qui ne sont pas réfutables, donc pas scientifiques. C'est la psychanalyse et le marxisme. Intéressant, non ? Au niveau des propositions, comment vous allez réfuter lorsque vous creusez un certain nombre de certitudes comme l'existence de l'inconscient ou l'existence de la lutte des classes ? Ce sont de vraies pistes parce que lentes à reprendre. Précisément c'est ce que l'on reproche aux analystes. Vu dans le discours actuel, on reproche à la psychanalyse de ne pas être une science alors qu'on le fait en regard de toutes les techniques du monde qui n'ont rien à voir avec la science : cela a à voir avec un pur savoir faire.

### **Karl Popper et la réfutabilité**

Qui était Karl Popper ? Il est né en 1902 à Vienne et a disparu en 1994. Philosophe et épistémologue britannique d'origine autrichienne, il faisait de la « falsifiabilité » le critère de distinction entre une science véritable et des constructions intellectuelles telles justement, le marxisme ou la psychanalyse « qui ne font qu'affecter la question de la scientificité ».

Il a élaboré une sorte d'épistémologie, une critique globale de la question du déterminisme et a défendu une politique de type société libérale. En particulier Popper a écrit trois ouvrages que nous aurons à consulter – car ces questions sont très actuelles : *La logique de la découverte scientifique*<sup>5</sup> en 1934, *Misère de l'historicisme*<sup>6</sup> en 1956 et *La quête inachevée*<sup>7</sup>, 1974.

Lacan en 1979 posait la question : qu'en est-il de ces questions de falsifiabilité ou de réfutabilité ? Il les a traduites en termes lacanien : est-ce qu'il y aurait « un rapport sexuel » qui ne comporterait pas de sujet ? Vous vous rappelez de la formule lacanienne « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'acte sexuel ! « Il n'y a pas de rapport sexuel » signifie qu'il y a quelque chose qui ne peut pas fusionner entre homme et femme. Comment dire ? Sortez « qu'est-ce que c'est un homme ? », « quel est le genre ? » ... Vu en terme freudien de la bisexualité, il n'y a pas de fusion possible entre l'homme et la femme parce que chacun a un manque, un écart, qui produit une différence qui fonctionne avec, sous-jacent de la question de la **bisexualité fondamentale**. Un apport essentiel de Freud est la bi-

---

4 J. Clavreul, *L'homme qui marche sous la pluie. Un psychanalyste avec Lacan*, Paris, Odile Jacob, 2007.

5 K. Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973.

6 K. Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris, Librairie Plon, 1956.

7 K. Popper, *La quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

sexualité. Que vous ayez un pourcentage prédominant d'un mode de fonctionnement par rapport à l'autre, si on ne parle pas de ça, on est déjà en dehors de Freud. Et ce n'est pas la question des genres, parce que le genre, c'est du côté de l'idée d'une totalité, or il y a un écart. Il y aurait du « rapport sexuel » – rapport sexuel fusionné.

À l'époque la question de la névrose était la base de toute la clinique freudienne (cf. l'histoire de l'hystérie). Lacan se démarque suivant ce qu'il faut suivre à son époque. Aujourd'hui la névrose obsessionnelle constitue davantage un modèle, qui glisse rapidement vers la paranoïa.

### **Proposition d'octobre**

En 1979 avec la question de Lacan, nous sommes renvoyés à la Proposition d'octobre<sup>8</sup> de 1963 où il abordait la question de la formation des analystes. En 1979 il pose toujours la question : comment devient-on psychanalyste ? Nous sommes en 1979, deux ans avant sa mort – il avait fait la passe, tous les protocoles avec des passages à l'acte. La nouvelle question est : est-ce que la psychanalyse est transmissible ? Sa réponse est radicale : elle n'est pas transmissible, elle n'est transmissible que par le divan. C'est-à-dire il n'y a de voie que singulière, en ce qui concerne la transmission de la psychanalyse. La question de la transmission est la même question que celle de la transmission du symptôme. C'est-à-dire qu'il y a des fois où il y a des tas de choses formidables qui se passent du côté des symptômes mais deux générations après vous retrouvez des formes déformées ou re-transformées de ces symptômes. Si vous avez la chance ou la malchance de voir ce qu'il se passe sur plusieurs générations, vous allez voir que la question du symptôme c'est quelque chose de transgénérationnel.

Lacan tire à ce moment-là – ce qui me semble extrêmement juste et c'est à cet endroit que la notabilité n'a pas sa raison d'être – : chaque psychanalyste réinvente à sa manière la façon dont la psychanalyse peut continuer et durer. À savoir : accepter qu'il y ait des analyses, et cela est étonnant à voir. Il y a des gens qui font un travail un certain temps, un temps très court. Ensuite qui reviennent quelques temps après refaire un travail court. Il y en a d'autres qui ensuite font un travail très long et qui reviennent des années après pour quelques séances. C'est-à-dire que c'est quelque chose que l'on ne connaît pas. C'est dommage du côté de la transmission : nous avons ouvert une lucarne sur la question de l'inconscient, mais seulement une lucarne, vous n'avez pas toute la pièce que vous avez regardé, nous n'avons qu'une part des choses.

---

<sup>8</sup> « Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Scilicet*, n°1, Paris, Champs Freudien, Seuil, 1<sup>er</sup> trimestre 1968, pp. 14-30.

La question est : Lacan tombe sur cette histoire, le fait que le transfert tel que nous l'envisageons dans l'analyse touche aussi la question hypnotique, que le transfert est lié, noué, à la question du désir de l'analyste (distinct du transfert seulement hypnotique ; on ne parle pas de Mesmer). C'est la raison pour laquelle cette année nous allons retravailler le livre de Safouan *Le transfert et le désir de l'analyste*<sup>9</sup>.

La question de la transmission qui se pose aujourd'hui, c'est comment démarquer la question du champ analytique du désir de guérir du thérapeute, de l'analyste, du médecin, du psychologue, *etc* ? Comment *a minima* marquer un écart – et c'est une vraie question actuelle qui fonctionne ?

Et Lacan dit : ce qui permet de s'en sortir c'est le truc – il appelle ça « le truc » – de sa définition à lui du transfert par l'accès à la question du « sujet supposé savoir ». Pour Lacan dans « la passe » rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose. Il différencie la question de la passe et du devenir analyste, de la question de savoir guérir. Ce ne sont pas les mêmes questions. Ces questions existent. C'est pour ça qu'il y avait à l'époque le statut d'A.E. (analystes de l'école) qui étaient ceux qui avaient fait la passe et celui d'A.M.E., qui avaient une pratique de l'analyse, ce qui n'était pas la même catégorie.

Il se demande : qu'est-ce que c'est transmettre ? Résumé extraordinaire de ce que c'est le rapport à l'analyse, le rapport à l'analyste, le rapport à l'inconscient : c'est quoi ? C'est quoi la passe ? C'est qu'un sujet soit capable de faire plus que d'introduire le bavardage ordinaire. Dans le contexte actuel dont la visée est différente, la question d'introduire le discours analytique ce n'est pas l'analyse elle-même mais d'arriver à sortir du langage ordinaire<sup>10</sup>.

### **Symptôme et sinthome**

Il tombe sur une difficulté extrême sur laquelle tous les séminaires finissent par se confronter : c'est la question du symptôme et du sinthome. La grande évolution c'est : est-ce que c'est un symptôme ou est-ce que c'est un sinthome ? Et à l'époque on voit l'embrouillamini dans laquelle il est en 1979 concernant cette question. Est-ce que lever le bavardage c'est travailler la question du symptôme, le symptôme freudien ? Il n'en est pas sûr mais cela peut être un point de départ pour travailler la question du symptôme. Et c'est là qu'il introduit la question du sinthome. Vous savez cette fameuse histoire dont la base est James Joyce qui est obligé d'écrire comme son pédale sur une bicyclette : il est obligé d'écrire de plus en plus pour que le vélo puisse se tenir un peu. Alors il paraît que c'est complètement incompréhensible.

---

9 M. Safouan, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Le Seuil, 2016.

10 J.R. Freymann, *Les mécanismes psychiques de l'inconscient*, Arcanes-ères, 2019.

sible ce qu'il écrit mais suivant les différentes traductions de Joyce qui ont été faites, on verra que parfois ce n'est pas aussi incompréhensible, il s'agissait de traductions insuffisantes !

En tout cas, dans l'évolution du symptôme et Lacan le dit, il y a quelque chose qui va chuter à un moment donné, ou se renforcer. Dans le sinthome<sup>11</sup>, il n'y a rien qui chute. Il dit une phrase que je trouve énigmatique : « Ce qui choit ensemble est quelque chose qui n'a rien à faire avec l'ensemble ». Cela a à avoir avec la ptôse du symptôme.

Du coup, lui tombe sur un truc qui m'a étonné. J'étais tout habitué à « L'homme est le symptôme de la femme, et la femme le symptôme de l'homme », et il en vient à dire « Y'a le sinthome il et y'a le sinthome elle ». Dans cette traversée du couple, chacun est le sinthome de l'autre. La chute du symptôme dans le sinthome vous pouvez y aller...

Il n'y a pas de « rapport sexuel » du côté du symptôme mais du côté du sinthome, de cet espèce de consistant, le « rapport sexuel » prend une autre définition. Il est un rapport inter sinthomatique. Je trouve intéressant comme piste pour nous, parce qu'il dit aussi que créer du signifiant c'est l'extraire de la question du sinthome – et cela est très actuel, personne ne l'a jamais dit comme ça. Ça change tout. On n'est pas pris d'emblée dans le signifiant, le langage, le sous langage, la parole singulière, on est obligé d'extraire de cet univers sinthomal dans lequel on est pris et moi je dirais que ça s'est plutôt accentué.

Alors la question de la transmission, c'est comment communiquer le virus de ce sinthome sous la forme du signifiant<sup>12</sup> ? Et je trouve que notre mode sociétal est beaucoup plus sinthomal que symptomatique et preuve en est, les gens ne viennent pas nous voir en rapport avec la question du symptôme d'emblée. On est obligé de le constituer dans la cure. Mais plus que jamais les premières structures, les premières demandes, ce sont des structures souvent sinthomales ou organiques, de somatisation. Les gens ne viennent pas ou très peu avec d'emblée des questions de conversion. Cela a complètement changé en trente ans : il y a beaucoup de gens qui viennent à la suite de maladies si je puis dire « orphelines » ou de maladies somatiques, qui viennent interroger en quoi ils peuvent symptomatiser les choses, en quoi ils vont pouvoir rendre un traumatisme freudien à partir de ce qu'ils ont vécu. C'est là où ça vaut la peine de travailler avec les gens des autres générations pour que vous parliez aussi de ce que vous rencontrez à la fois dans la vie, à la fois dans votre pratique, *et cetera*.

---

11 J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

12 J.R. Freymann, *L'inconscient pour quoi faire ?* Arcanes-érés, 2018.

## *II. 1<sup>ère</sup> table ronde : l'actualité des activités du G.E.P., contexte actuel et place de la psychanalyse*

### **Communication de Martin Roth**

Je voulais dire un mot à propos du G.E.P. et revenir avant cela à ce qui a été dit par Jean-Richard Freymann tout-à-l'heure où plusieurs questions ont été soulevées. En écho à ces questions, celles qui font depuis longtemps obsessions pour moi : qu'est-ce que c'est la psychanalyse ? Et, qu'est-elle aujourd'hui ?

Cela tombe bien, c'est une question que l'on peut déployer ici et, surtout, l'ouvrir à partir de cette journée de différentes manières au cours de l'année dans les séminaires variés. Mettons en tension la pratique analytique actuelle et son histoire. Il s'agit de quelque chose de l'ordre de la tradition parce que la psychanalyse a une histoire qu'il s'agit de se remémorer, donc de s'y ancrer et la réinventer comme disait Jean-Richard Freymann tout-à-l'heure en citant Lacan, la réinventer pour lui permettre de se réactualiser. Donc nous sommes là entre tradition et actualité.

Revenons à la question : je n'ai pas de réponse toute-faite mais quand la question m'est venue ce matin, je repensais à une petite histoire. C'est l'histoire « de la tartine beurrée ». Un jour dans un petit village, dans une famille, arrive un fait étonnant : l'homme qui prépare sa tartine le matin, la voit tomber. Sa tartine est tombée mais elle est tombée du mauvais côté. Vous savez que les tartines beurrées tombent du côté beurré... Et là miracle, elle est tombée de l'autre côté. Il s'en étonne, il en parle avec sa femme, avec ses enfants. Personne n'a de réponse. Alors il en discute avec les voisins. Les voisins sont complètement étonnés également. Ça s'étend... Ça s'étend... Et finalement, on lui dit : va voir le vieux sage du village qui trouvera une réponse. Il s'y rend. Tout le monde l'accompagne. Il raconte cela au vieux sage qui lui aussi est tout-à-fait étonné : ce dernier n'a pas de réponse. Le sage dit : laissez-moi la journée et la nuit, demain je vous amènerai une réponse. Alors il cogite toute la journée, toute la nuit ; il ne dort pas. Le lendemain matin, avec sur le visage un contentement de celui qui a trouvé, le sage se rend dans la maison où est apparu le miracle. Tout le village est déjà attroupé pour l'accueillir et il dit : « La réponse en fait est toute simple. Ben oui, vous avez mis le beurre du mauvais côté. »

On peut se demander quel lien cette histoire a avec la psychanalyse... Cela renvoie à la question de Freud : quelle est votre part dans ce qui vous arrive ? C'est un retournement d'abord sur soi quant à ce dans quoi on baigne. Ou alors dans un autre registre, à propos de la

question du hasard et du miracle, Einstein définissait le hasard en disant que c'est Dieu qui voyage *incognito*. De la même manière nous pourrions dire : c'est l'inconscient qui voyage *incognito*, le hasard étant ce qui est attribué à une entité extérieure à soi.

Pour revenir à notre question, nous avons exprimé de différentes manières tout-à-l'heure le lien entre l'analyse individuelle, la cure analytique, et le collectif, le groupe. Nous sommes là aujourd'hui pour témoigner de cette résonance. Nous avons donc à faire raisonner cette inscription entre l'incontournable cure analytique, qui est la seule manière d'une transmission possible en psychanalyse, et ensuite, le travail nécessaire pour poursuivre dans un groupe, d'où le Groupement d'Études Psychanalytiques. La seule chose qui puisse se transmettre en cure est le manque. Parallèlement, le groupe constitue un lieu dans lequel le style s'élabore à partir du manque, le discours analytique propre à chacun peut poursuivre son travail d'une autre manière.

Quant à l'analyse nous pouvons la rapprocher de cette phrase de Winnicott : la capacité d'être seul en présence de l'autre. D'être seul avec l'autre, malgré l'autre. Dans la cure, il y a quelque chose de cet ordre-là parce que ce n'est pas seul qu'elle voit le jour : l'analyste est là, l'écoute de l'analyste est là. Un analysant seul, ça n'existe pas. Donc, la capacité d'être seul avec l'autre. Mais quel autre ? Avec l'Autre ? Notre Autre, notre hôte.

Vient maintenant le collectif, le groupe. Vous avez probablement entendu les développements, les débats, autour de la question des liens entre la psychanalyse et le social. Il y a plusieurs de nos collègues qui développent ce point *quasi* en oubliant la question de la cure, en partant de l'idée que la psychanalyse – la cure psychanalytique, enseignerait quelque chose sur le collectif. C'est vrai. Mais ils en tirent une vision sociologique qui progressivement oublie le point de départ qu'est la cure pour ne fonctionner qu'à partir du sociologique. À force de déployer cette affaire-là on oublie presque le point de départ de la cure, comme pris dans une forme d'analyse sociologique qui expliquerait l'individu, le sujet. L'analyste n'a pas à expliquer. Donc si le point de départ peut se défendre car Freud est parti de là aussi par différentes manières d'apporter un éclairage sur le collectif à partir de la cure, le renversement est problématique. C'est-à-dire partir du collectif pour expliquer l'individu, ce n'est problématique ni pour le sociologue ni pour l'anthropologue ni pour l'ethnologue, c'est problématique pour le psychanalyste, ou alors quand il le fait, il n'est plus psychanalyste. À dénoncer – à partir d'une forme d'analyse du collectif, les points problématiques dans le collectif, nous les faisons exister, ou tout du moins consister et les renforçons. C'est Lacan qui a amené cette idée dans *Télévision*<sup>13</sup> : quand on dénonce, on renforce.

---

13 J. Lacan, *Télévision*, Le Seuil, 1974

Donc, ce n'est pas ce collectif qui m'importe, c'est plutôt le discours qu'un analyste pourrait tenir dans la société. Je l'ai dit, ce n'est pas un discours sociologique. Guillaume Riedlin l'a exprimé tout-à-l'heure, ce n'est pas non plus un discours politique : il n'est pas à cette place. Alors comment l'analyste peut-il travailler en groupe, dans la société, en tenant un discours qui lui est propre ? C'est une question qui doit nous intéresser. Car la réponse qui a été souvent amenée, souvent entendue, est que l'analyste n'a rien à faire avec le collectif, soit que c'est une affaire qui se passe uniquement entre l'analysant et l'analyste. C'est cohérent pour une cure donnée, pour un analysant donné. C'est plus étonnant quant cela vaut pour l'analyste qui se retire en alléguant le secret professionnel ou toute rationalisation aussi noble soit elle permettant à l'analyste de se retirer pour ne pas prendre la parole. C'est en effet complexe de prendre la parole sans que cela desserve la psychanalyse, voire cela contredit l'éthique analytique. Mais l'angoisse de la complexité est bien ce que peut supporter un analyste. Ne pas témoigner de sa pratique est comme le disait Jean-Richard Freymann tout-à-l'heure questionnant pour un analyste. C'est une expression symptomatique d'une résistance. Rationaliser, théoriser est souvent le camouflage d'une résistance. Tant mieux, cela permet à la théorie d'avancer, de ne pas se contenter, pour ne pas dire jouir. Tant mieux, à condition de l'exposer. De s'exposer.

Alors je crois que si nous sommes ici c'est pour essayer de témoigner de notre praxis théorisée en lien avec la psychanalyse et de l'exposer, c'est-à-dire de les proposer et de permettre un débat ou un dialogue. Parce qu'être psychanalyste soulève la question de la cure mais il y a aussi la question de ce témoignage, de réinventer la psychanalyse – et c'est là où l'on rencontre le collectif, où l'on a besoin du collectif, toujours en écho avec sa propre cure ou les cures que nous menons.

Réinventer d'une manière très particulière. Parce que chaque analyste élabore un ou des points cruciaux de la psychanalyse. C'est-à-dire qu'il vient travailler, remettre en chantier des points centraux pour la psychanalyse. Il déploie ces questions autant dans la cure, qu'ensuite dans la manière de théoriser et de la présenter aux autres. Nous sommes là plus proches de Freud dans sa manière d'avancer quant à la théorie : une théorie en mouvement, constamment en écho avec les cures qu'il mène, l'analyse de son propre vécu, l'analyse de ses rêves, mais également ce qui se déploie dans le lien avec ses collègues, Fliess, Jung, Ferenczi, Abraham et les autres. Il y a une mise en tension de sa propre théorie dans son lien transférentiel avec les autres. C'est ce qu'on peut mettre en œuvre ici, c'est ce que l'on fait dans nos groupes de travail (dans des petits groupes, dans des plus grands groupes). C'est ce qui permet à une théorie de se déployer, d'avancer, et donc de la réactualiser. À la fois c'est ce qui permet

de construire le présent, mais également l'avenir de la psychanalyse, en perlaborant ces transferts de travail. « Souviens-toi de ton futur », dit le texte. Il y a quelque chose qui a partie liée avec la remémoration et ce qui dans cette remémoration, organise le présent et l'avenir. La forme que prend cette remémoration n'est pas sans effet.

Alors cela, c'est une autre manière de s'inscrire dans le collectif, qui n'est pas celle du politique. « Le discours analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse », disait Lacan. C'est simple et c'est ce dans quoi nous nous inscrivons aujourd'hui encore.

Encore une fois, ça tombe bien. Étrange ce « ça » qui tombe toujours bien : je vais en faire un symptôme (ce qui tombe ensemble et se coince). « Groupement d'Études Psychanalytiques », nous y sommes. Il y a la question du groupe, il y a l'étude, donc les textes sur lesquels nous travaillons, toute la dimension orale comme je le disais, mais il y a aussi la question de l'écrit. D'ailleurs Lacan à la fin de son enseignement disait qu'il y a « certainement quelque chose de l'écriture dans l'inconscient ». On trouve cette inscription. Ou plutôt on ne la trouve pas mais elle se fait entendre. Nous sommes apprentis lecteur du texte de l'inconscient. Travaillons donc le texte pour le faire vivre. Pour le faire vivre, on ne peut que le travailler par la parole. C'est par la parole que le texte se déploie et on ouvre un peu le texte. Il y a une autre petite histoire que je déforme un peu. Un élève va voir son maître et lui dit : j'ai traversé tout Freud, j'ai traversé tous les textes de Freud. Et le maître lui dit : mais est-ce que les textes de Freud t'ont traversé ? C'est une manière d'incarner le travail.

Pour l'étude, il y a l'étude qui est une forme d'apprentissage de connaissances – la connaissance comme forme d'acquis intellectuel mais qui ne vient aucunement toucher l'affect ou pour le dire autrement, la mobilisation subjective. Elle bouche l'affect. Elle bouche le trou de l'angoisse. Elle bouche la question. Quelle question ? Toujours la même... Il y a une autre manière d'étudier, qui vient mobiliser tout autant l'intellect que le corps. Il n'y a pas de transmission de la psychanalyse en dehors de ce qui se passe sur le divan. Sans mouvement, pas de cure. Le discours analytique est une affaire de mouvement, fait de passage d'un discours à un autre. Cela on peut le dire, mais il s'agit de le vivre aussi. En chinois le mot « étude » « *xué* » « 学 » contient trois mots en français, s'il fallait traduire. Le mot « étude » veut dire aussi « pratique » : le chinois ancien ne fait pas de distinction entre l'étude et la pratique. Nous n'avons pas de mot pour dire quelque chose de cette rencontre. La langue nous contraint à la distinguer. Dès lors il s'agit de tordre la langue, permettre des variations dans la langue. Il y a une manière d'étudier qui est une pratique. Peut-être qu'une certaine manière

d'aborder le transfert répondrait à cette rencontre. C'est en cela qu'il y a une *tekhnè* ou un art de la psychanalyse.

Ce même terme veut dire encore « imiter ». Nous retrouvons le lien avec le maître, celui qui nous permet un compagnonnage. Toutefois il faut l'entendre d'une façon particulière : cette imitation ce n'est pas une copie, on ne recopie pas. Lacan disait : « Faites comme moi, mais ne m'imitiez pas. ». Il s'agit de « faites comme moi ». Travaillons ce qui se transmet de manière imperceptible, qui passe par la connaissance mais qui n'est pas la connaissance elle-même : c'est autre chose. Comment s'attrape le savoir du psychanalyste ?

Concernant la remarque formulée tout à l'heure reprenant l'intransmissibilité de la psychanalyse. Elle est intransmissible, disait Lacan. D'accord. Mais on a aussi dit que psychanalyser est un métier impossible. Et pourtant certains le font. Donc, je remercie ceux qui continuent de la transmettre même si elle est intransmissible. Et pour la question de réinventer la psychanalyse, il ne s'agit pas de réinventer à partir de rien, ce n'est pas une invention *ex nihilo*. Vous savez que les Anciens disaient : « *Ex nihilo, nihil.* », « À partir de rien, rien. ». En plus dans « réinventer », on a le « ré- » qui rappelle le passé. Ainsi on invente à partir de choses apprises, travaillées, percées, rendues sensées puis insensées. Bref, l'on invente à partir de la rive de l'intransmissible manque immanquablement transmis par la cure analytique.

### ***III. Intervention conclusive de Jean-Richard Freymann à propos du texte de J. Lacan « Le mythe individuel du névrosé »<sup>14</sup>***

#### **1. Œdipe et Hamlet**

Je voudrais dire quelques traits sur un texte qui me semble être une bonne introduction à ce qui a été dit aujourd'hui, et en même temps qui fonctionne sur la question du mythe, du fantasme, à partir de la question de ce texte qui s'appelle « Le mythe individuel du névrosé »<sup>15</sup>.

C'est un texte des années 1953, Lacan ne l'a jamais corrigé. Vous le trouvez dans le *Ornicar* numéro 17/18 ; Jacques-Alain Miller qui l'a corrigé. C'est un texte très intéressant par rapport à un point. Lacan va parler de ses découvertes en 1953 aux philosophes au Collège de philosophie ; il ne s'adresse pas directement aux psychanalystes.

---

14 J. Lacan, (1953), « Le mythe individuel du névrosé » dans *Ornicar*, n°17/18, Printemps 1979, pp. 289-307.

15 *Ibid.*

Le thème « mythe, fantasme et trauma » se pose par une question de définition. Comment on s'en sort aujourd'hui pour trouver la question du mythe, puisque nous sommes envahis dans la psychanalyse par la question du mythe du complexe d'Œdipe ? De plus le mythe du complexe d'Œdipe ne veut pas dire que c'est la même chose que le mythe d'Œdipe Roi.

La question œdipienne n'est pas uniquement une reprise mythologique. Freud en parle très peu, cela ne le passionne pas, tandis que l'on a désigné la psychanalyse comme étant avant tout la question du complexe d'Œdipe. Quand Freud aborde la question de l'Œdipe, il aborde le plus souvent dans la phrase suivante Hamlet. Le couple infernal c'est Œdipe et notre histoire de Hamlet – que l'on travaille par ailleurs dans le séminaire du lundi.

À ce propos, je me demandais pourquoi Freud était attiré par ces deux légendes. Au séminaire, nous avons trouvé que ça pose la question – par double ricochet, de la place de la mère par rapport à la celle du fils. Dans les deux formes d'Œdipe et d'Hamlet les positions de la mère sont compliquées. Quelle est la position de Jocaste ? Il y a eu un inceste : elle ne semblait pas se rappeler qu'elle avait couché avec son fils. Et pour Hamlet, qu'en est-t-il de la position de sa mère ? Gertrude est suspectée d'avoir participé à l'assassinat de son premier mari et elle s'est remariée avec son beau-frère. Ces positions subjectives sont passionnantes. Cela nous permet d'interroger la position de ces mères mythiques – ce mythe de mère. Ce sont des positions extrêmement compliquées, parce qu'on ne peut pas dire que cela renvoie uniquement à la question de La femme. Il y aussi cette dimension de la mère qui revient et qui pose en même temps la question de ce que pourrait être le désir plus spécifiquement de la femme et de l'autre côté de la mère. Quelle est cette affaire de prendre son fils pour phallus ou bien de le prendre aussi comme pénis ? Le mythe qui renvoie lui-même au mythe de la mythologie et qui nous met en arrière fond une espèce d'essai de désigner ou de signifier un autre mythe concernant les liens de la question de la mère, qui n'est pas tout-à-fait la mère de la question de la psychanalyse en général.

## **2. Arts libéraux et mythes**

Si je reviens à ce texte, si on prend la définition étroite de la question du mythe au sens d'une convention, c'est simplement un récit. Je vous lis cette définition au sens étroit, qui est partagée : « un récit se référant à un ordre du monde antérieur à l'ordre actuel et destiné non pas à expliquer une particularité locale et limitée, mais une loi organique de la nature des choses. ». C'est une manière d'utiliser le mythe comme un lien entre le particulier et l'universel.

L'histoire mythique est apparue avec Michelet et la question de la mythologie elle-même fonctionnait déjà au XIV<sup>ème</sup> siècle. Cela a produit nombre de mots. J'en ai retrouvé un en particulier : « la stichomythie ». C'est un dialogue dont les personnages ne se répondent que par vers. C'est pas mal pour élaborer... un mythe toujours en élaboration.

Lacan va chercher et nous aussi nous cherchons à répondre à la question : quels sont les mythes sous-jacents à la question de la psychanalyse ? Peut-on parler de la question de l'art, dans la psychanalyse elle-même ? Lacan répond : ça appartient aux « Arts Libéraux » qui remontent au Moyen-Âge. C'est là-dessous que l'on trouve la question de l'astronomie, la cosmologie, la cosmogonie, la dialectique, la question de la géométrie, la question de la grammaire : cela concerne tous les arts médiévaux faisant l'articulation entre l'art et la science.

Alors pourquoi pouvons-nous dire que la psychanalyse appartient aux Arts Libéraux ? Parce qu'on ne peut pas dire que l'expérience analytique soit véritablement objectivable, donc qu'il s'agit d'une science au sens habituel du terme.

Ensuite, il y a quelque chose qui devient mythique du côté des Arts Libéraux. Au sens de la parole la question de la vérité ne peut pas être dite en tant que telle. La question de la vérité est quelque chose qui est cherchée. Il y a toujours quelque chose au sein de l'expérience analytique, quelque chose qui reste indicible et qu'à ce titre-là, cette part qui est indicible, nous sommes du côté du mythe. À chaque fois nous sommes obligés de reconstituer le mythe.

### **3. Mythe individuel du névrosé**

« Le mythe individuel du névrosé »<sup>16</sup> renvoie à la question du fantasme. Le fantasme comme nous l'entendons, renvoie à la question du particulier. Le fantasme ne renvoie pas qu'au singulier car le fantasme d'un individu est lui-même branché sur les fantasmes d'une période, de la civilisation, et de leur évolution. Ainsi le fantasme lui-même est contenu et en intersection avec les fantasmes d'une époque. Ce qui se passe aujourd'hui du côté de la machine ne se pose pas du tout de la même façon que du temps de Léonard de Vinci – même si au niveau des créations il était extrêmement prospectif dans sa manière d'utiliser ses fantasmes à lui. Nous décelons à cet endroit quelque chose d'un jeu temporel, d'une temporalité entre le collectif et le particulier.

Qu'est-ce que l'histoire du mythe a à voir dans ce texte « Le mythe individuel du névrosé »<sup>17</sup>? « Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose qui ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer

---

16 *op. cit.*

17 *op. cit.*

que sur elle-même et que c'est en tant que la parole progresse que celle-ci se constitue.<sup>18</sup> » C'est assez simple au niveau des paramètres. Le mythe donne une formule discursive, à la manière d'une formule algébrique, dont les paramètres sont mis ensemble. Cela rend compte d'un certain rapport à la vérité mais qui n'est pas la vérité elle-même. Il s'agit de la vérité du sujet. La parole ne vous permet pas d'avoir un accès direct à votre vérité. Vous êtes obligés de passer par le fantasme inconscient pour pouvoir avoir accès à votre vérité, comme sujet.

Tout cela montre qu'il y a différentes échelles. La question de la vérité est très délicate puisque la vérité singulière, la vérité du désir, se constitue dans la cure. Cette vérité n'est pas déjà-là. Au sens de la psychanalyse, il n'y a pas de vérité du sujet au sens philosophique : elle se constitue à l'endroit même où la parole se développe, donc dans un mouvement temporel, et c'est la question qui mène à celle du fantasme.

Lorsque nous parlons des questions, des critères du devenir analyste, la question – que l'on retrouve dans les derniers textes de Lacan – est celle de la traversée du fantasme. Traversée ne veut pas dire que vous prenez le passage pour piéton, puis que vous traversez la rue. Cela veut dire au sens freudien du terme, que vous allez reconnaître le fantasme inconscient. Le fantasme était présent mais vous étiez agi par ce fantasme ; c'est lui qui faisait que dans votre « chienne de vie » vous refaites tout le temps les mêmes bêtises, vous rencontrez le même genre de personnes, ou au contraire vous allez toujours rencontrer des autres... Le scénario fantasmatique est là, preuve en est : chaque fois vous croyez vous renouveler alors que vous répétez chaque fois.

La reconnaissance du fantasme et donc de ce scénario, fait que la psychanalyse est la reconnaissance de ce fantasme par le biais du transfert. C'est grâce aux formes de transfert que vous allez pouvoir isoler dans la forme du transfert lui-même le fantasme qui était sous-jacent. Le transfert est déjà une mise en théâtre, une mise en scénario, de la question du fantasme. Quand on parle de chute de transfert, cela signifie que vous êtes moins complètement coincé dans « je t'aime » ou « je te hais », vous allez décoincer le lien à l'autre de cette part du fantasme. Le fantasme étant reconnu un peu mieux, l'amour de transfert va prendre des formes différentes et produire un décollement.

#### **4. Mort et dédoublement narcissique**

À propos de « reconnaître », dans le *Talmud* l'enfant avant de naître sait tout. Au moment de la naissance, il oublie tout. Toute sa vie va consister à redécouvrir ce qu'il savait déjà.

---

18 *op. cit.*, p. 292.

Cela renvoie au mouvement du savoir non su. L'inconscient est un savoir, mais un savoir non su.

Le problème se situe du côté de la vérité du sujet, ouvrant à la question du désir. Pour autant la parole ne peut pas se saisir elle-même : pour accéder à la parole, vous avez besoin de l'Autre. De plus la parole ce n'est pas le langage. La parole se crée. La psychothérapie d'inspiration psychanalytique ou la psychanalyse, c'est la manière d'apprendre à parler. Nous sommes pris dans le langage. Le langage ne tient pas en lui-même. Après on tombe sur l'hypnose. La parole ne peut se saisir ni saisir les mouvements d'accès à vérité, comme accès à la vérité objective. Elle ne peut être que l'expression de façon mythique. En parlant de mythe, nous parlons de différents paramètres du discours et de l'analyse elle-même, et de l'articulation entre l'inconscient collectif et la dimension particulière.

Lacan dit dans ce texte<sup>19</sup> : l'histoire freudienne a été décrite comme un triangle papamaman-enfant. C'est faux. Pourquoi c'est complètement insuffisant ? Parce que le complexe d'Œdipe est quelque chose de synchrone, ce n'est pas une diachronie. Et d'autre part, c'est quelque chose qui n'est absolument pas troué. Lacan introduit la question du quatuor. Il y a un quatrième terme, sinon ça ne fonctionne pas. Ce quatrième terme c'est la mort. Par l'introduction de ce quatrième terme Lacan nous fait mettre en place un caractère mythique à cette histoire.

## 5. Dette du père

Alors pourquoi ? Lacan s'appuie sur deux cliniques : celle de « L'homme aux rats »<sup>20</sup> et celle de Goethe avec Frederica Brion. Dans la problématique de « L'homme aux rats »<sup>21</sup> se révèle la question de la dette, une dette réelle qu'a eu le père, père qui n'a jamais réussi à la rembourser. Donc, la dette et la mort ce sont des voies d'accès. Une des phrases clé de l'analyse se résume à : « plutôt la mort que la castration ». C'est plus facile de mourir que de reconnaître ses limites.

D'autre part dans « L'homme aux rats »<sup>22</sup>, l'histoire se situe entre une femme riche et une femme pauvre. Il y a une histoire qui se passe autour de la femme qui est assez complexe. Le problème est qu'il y a une histoire qui est entièrement transposée dans le discours de L'homme aux rats à sa période militaire, période où il essaie d'éteindre sa dette à lui parce

---

19 *op. cit.*

20 S. Freud, *L'homme aux rats : un cas de névrose obsessionnelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*

que l'autre lui a refilé un lorgnon, en rendant des sous à celui qui lui avait trouvé ses lunettes. Ce qui devient impossible.

Donc la question c'est une histoire de femme riche, de femme pauvre et cette histoire de dette que l'on n'arrive pas à rembourser. Cela forme le réseau mythique. Le réseau mythique du névrosé, c'est des impasses de la situation originelle qui se déplacent en un autre point du réseau mythique. Vous croyez régler votre problème d'argent, votre problème avec les hommes, votre problème avec les femmes..., et au fond vous êtes pris dans un univers mythique. C'est-à-dire que ça renvoie toujours à toute une construction mythique liée à autre chose ; donc vous ne réglez rien, vous continuez à transposer. C'est à cet endroit que fonctionne la question de l'inconscient.

Lacan pose qu'il y a une double dette dans l'histoire en arrière fond. Il y a la dette sociale d'un côté et la dette relative à la question de la castration du père. Le père était véritablement en dette, dans la faillite. À propos de la dette, nous sommes déjà sur un autre terrain que celui de la relation triangulaire. La question de la dette se pose sur deux plans parallèles. Le drame du névrosé est qu'il n'arrive pas à lier ensemble ces deux catégories de dette. Cela va se promener comme deux réseaux dans lesquels vous allez continuer à vous raconter des histoires inouïes.

À propos de cette histoire du double, de deux choses, de femme riche/ de femme pauvre, de dette sociale/ de dette par rapport à l'autre, Lacan dit que cela introduit une notion dans ce quatuor concernant la mort : on trouve chez tous les névrosés quelque chose d'un dédoublement narcissique. Le dédoublement narcissique implique que vous êtes toujours dans la constitution de votre propre narcissisme. Vous avez besoin d'une femme riche, d'une femme pauvre. Freud le dit autrement : vous avez besoin d'une femme qui soit ou bien la prostituée ou bien la mère. Ce redoublement vous le trouvez chez Freud à plus d'un titre.

Ce dédoublement renvoie – et Lacan ne le dit pas [dans ce texte] – à la question du stade du miroir. C'est la question du rapport de l'enfant qui lui-même n'est pas dans une finitude narcissique en naissant et qui va trouver narcissiquement sa finitude dans le regard de l'autre et dans le miroir. Il va se voir unitaire au dehors s'il a à côté de lui une mère. Et de l'autre côté vous avez le narcissisme de l'enfant qui ne constitue pas une unité. C'est là que Lacan dit : c'est le problème du névrosé. Il sous-entend qu'il y a un dédoublement narcissique parce qu'il y a constitution du narcissisme primaire par rapport au narcissisme secondaire. Chez l'adulte, on garde ce double mouvement, cette double mythologie. Le narcissisme primordial, le narcissisme primaire le narcissisme secondaire continuent à fonctionner en parallèle.

Comment va apparaître chez le névrosé ce dédoublement narcissique ? C'est ce qui va produire les symptômes car le symptôme est l'essai de compromis. Il y a une particularité chez le névrosé qui est beaucoup plus avant structurellement, de la question du complexe d'Œdipe. Le complexe d'Œdipe est déjà une manière de régler notre problème en introduisant trois termes. Mais les trois termes de ce texte sont le moyen pour Lacan de dire aussi la castration du père dont parlait L'Homme aux rats, renvoyant à la différenciation entre père réel, père imaginaire et père symbolique.

C'est l'introduction dans ce texte du mythe du stade du miroir et d'autre part à la limite des trois dimensions réel, symbolique, imaginaire. Qu'est-ce qu'il s'est passé avec le père réel ? Cet ensemble peut fonctionner si fonctionne ce quatuor mythique, qui serait un pôle paternel, un pôle maternel, la place phallique – la place du phallus, mais le quart élément c'est la mort. Ce n'est pas être mort. Si vous croyez être mort – ce que croit l'obsessionnel – c'est un autre débat. C'est la place de la mort qui permet l'élément médiateur : la médiation mortelle. L'homme s'humanise dans la relation à son semblable. À cet endroit Lacan se réfère à la question de Hegel. Nous sommes obligés d'introduire la dimension de la mort en tant que mort non réalisée. C'est une place de la mort qui permet la mort imaginée, imaginaire. C'est ce qui est puissant dans la relation narcissique et qui permet donc l'analyse, soit d'être confronté à la question de la mortalité.

Nous retrouvons la même chose dans l'histoire de Goethe – je le reprendrai, qui dans le lien à Frederica Brion qu'il va courtiser, subit lui aussi un sort terrible puisqu'il avait embrassé la sœur de sa copine d'avant. On lui a formulé cette imprécation : le malheur t'arrivera, tu vas mourir dès que tu embrasseras une femme. Ce qui a eu pour effet de produire quelques petits symptômes concernant sa relation aux femmes. Il avait des difficultés à embrasser. Précisément, Goethe ne peut aller embrasser Frederica Brion qu'à la condition d'être déguisé. Il a besoin d'un déguisement. Habituellement il est habillé chic. Pour pouvoir traverser son symptôme, il est obligé de rejouer cette affaire du dédoublement. Alors il peut l'embrasser. Goethe a traversé son symptôme, il a réussi à l'embrasser. Follement amoureux, il a composé des textes formidables, et ça s'est arrêté très vite.